

et de faire mettre en liberté le comte de Montijo et tous les autres prisonniers.

Après avoir rempli, sans obstacle, la commission dont ils avaient été chargés, ces officiers vinrent en rendre compte au commandant général, qui ne tarda pas lui-même à entrer dans la ville. Les portes des maisons étaient fermées ; et le peu d'habitans qu'on rencontrait dans les rues, remplis encore du souvenir de la catastrophe de Porlier, et des persécutions dont tant de citoyens paisibles avaient été victimes à cette époque, manifestaient, par l'expression de leurs physionomies, la crainte et l'effroi que leur inspirait une entreprise dont ils ne doutaient pas que l'issue ne dût être semblable à celle du malheureux général. Toutefois, peu de temps après, un assez grand nombre de personnes, attirées par la curiosité de connaître les événemens de la Corogne et les intentions de la division, arrivèrent successivement sur la place.

Le commandant général adressa au conseil de ville l'invitation de faire proclamer la Constitution ; mais celui-ci ne fit qu'une réponse équivoque. Une seconde et une troisième invitation lui ayant été envoyées, on ne reçut encore de lui que des explications peu satisfaisantes. Enfin, le commandant général, décidé à épuiser

tous les moyens de conciliation, ayant transmis au conseil général un quatrième message, la réponse de ce conseil fut « que se considérant en parfaite liberté, il reconnaissait et adoptait de son pur mouvement et de sa libre volonté le gouvernement constitutionnel, jusqu'à ce que la nation, réunie en Cortès, pût faire connaître celui dont elle jugeait l'adoption la plus convenable à ses intérêts. »

Pendant que ceci se passait, un officier du deuxième bataillon de Vittoria vint annoncer au commandant général « que la plus grande partie de son bataillon, avec cinq officiers, était restée à la caserne, après avoir refusé de suivre le comte de San-Roman, malgré les ordres de son commandant de bataillon, lequel était parti avec le général; et que tous, désirant avec ardeur de sacrifier leur vie pour la défense des augustes droits de la nation, demandaient, comme une faveur, d'être réunis à la Colonne volante. » Cette demande leur fut accordée au même instant; et ces fidèles défenseurs de la patrie furent accueillis par leurs nouveaux frères d'armes, avec le sentiment de la joie la plus vive. La suite des événemens a prouvé qu'ils étaient dignes, par leur fidélité, leur valeur, et leur constance dans les privations, de partager

les nobles travaux et la gloire de leurs aînés.

Le 25, au point du jour, San-Roman, après avoir confié le commandement de son armée au brigadier D. Juan Bautista Aguiar, se dirigea, à marche forcées, sur Orenze, où il espérait, ainsi qu'il m'en avait donné l'ordre, trouver réunis plusieurs corps de troupes provinciales.

Le même jour, le conseil de ville de Santiago se réunit. Les corporations, les chanoines et le peuple, furent convoqués; tous se rendirent à l'invitation, à l'exception des chanoines. Un conseil constitutionnel fut nommé unanimement. A onze heures du matin la colonne se mit en bataille; un peuple immense couvrait la place. Les proclamations eurent lieu avec les solennités d'usage dans les mêmes circonstances; et la journée se termina par une illumination générale.

Le 26 au matin, on apporta au commandant général Acebedo une affiche qui avait été trouvée le matin à la porte de la cathédrale, et dans laquelle on excitait le peuple de Santiago à exterminer la division nationale. Trois individus, soupçonnés de ce crime, furent arrêtés; mais leur interrogatoire, qui fut mis sous les yeux du commandant général, ne fit pas con-

naître les auteurs de l'affiche. L'action de ces misérables méritait la mort ; mais Acebedo ne laissa pas instruire la procédure , et les sauva ainsi du supplice.

Le 27 , le bataillon de Vittoria partit pour Herbon, couvent de Franciscains, situé à quatre lieues de Santiago , avec ordre de mettre en liberté le vertueux et savant D. Diego Mugnos Torrero , aujourd'hui évêque élu de Guadix, et député pour la province d'Estremadure , à l'assemblée des Cortès ; ce respectable ecclésiastique, honoré de la haine spéciale des tyrans, avait été arrêté dans le couvent même , comme l'un des défenseurs les plus ardens et les plus éclairés du dogme politique de la souveraineté des peuples. Dès le lendemain , le bataillon rentra à Santiago , ramenant avec lui Mugnos Torrero , et D. Manuel Acugna , archidiacre de San-Lès , et chanoine de Santiago , lequel était également prisonnier dans le couvent des Franciscains. Ainsi était successivement rendue à la liberté , cette foule de victimes , entassées dans les prisons d'état et dans celles de l'inquisition ; et dont plusieurs terminaient journellement leur existence et leurs malheurs , sans que leurs amis , leurs parens , leurs familles , fussent instruits , non-seulement des crimes qui leur

étaient imputés, mais souvent même de leur détention (1).

Chaque jour, cependant, les forces de la division nationale s'augmentaient, autant par la défection de ses ennemis, que par les détachemens épars des défenseurs de la patrie qui venaient successivement se rallier à elle.

Le général Acebedo avait reçu avis le 29, que deux jours auparavant, le colonel du régiment provincial de Tuy, trahissant sa parole d'honneur, et se déshonorant par la plus insigne perfidie, venait de se réunir au comte de San-Roman, et que, selon l'itinéraire qu'il avait suivi, il devait passer, le 3 mars au matin, le bac de Barbantès sur le Migno. D'après ces renseignements, le commandant général dirigea des troupes de ce côté pour l'atteindre, le combattre,

---

(1) Nous avons eu sous les yeux la preuve que des étrangers enlevés de leurs domiciles, à Madrid et dans plusieurs provinces d'Espagne, par les ordres de l'inquisition, sont morts au fond des cachots, tandis que les agens de cet horrible tribunal présentaient aux ministres des puissances, par lesquels ces malheureux étaient réclamés, de prétendus registres sur lesquels étaient portés les noms de ces victimes du plus exécrable pouvoir qui fut jamais, comme ayant reçu des passeports pour sortir du royaume.

s'il était nécessaire, et surtout empêcher sa jonction avec le comte de San-Roman.

Instruit, le 2 du même mois, que deux cent cinquante miliciens étaient réunis à Carbal-ligno, il chargea les officiers Salazar, Peirona, D. José Molla, et D. Jaime Mas, de se mettre à la tête des volontaires d'Arragon, et de trente chasseurs du premier bataillon de Grenade, et de s'avancer, sous les ordres de son aide de camp D. Joachim Cayuela. En même temps, Acebedo accompagné du lieutenant D. José Mugnoz, donna ordre à la division de se mettre en mouvement; se porta de sa personne, pour examiner le terrain, et rejoignit son aide de camp, avant d'arriver au pont de la rivière Arentejo. Il pensait, comme il était naturel de le croire, qu'il rencontrerait là une avant-garde de miliciens chargée de veiller à la sûreté de ceux qui étaient dans le village; mais, n'apercevant pas un seul soldat, Cayuela avait jugé qu'ils en étaient partis, et s'était avancé avec trois ordonnances, dont l'une reçut l'ordre d'aller chercher l'alcade, et de le prévenir qu'il eût à tenir prêt tout ce qui était nécessaire pour les chambrées de la division. Cependant, à l'approche des maisons, un groupe s'avança vers lui, en criant : « Aux armes! aux armes! »

Cayuela reconnut qu'il avait surpris les miliciens, et se décida, sur-le-champ, à ne pas leur donner le temps de se réunir; puis, enfonçant les éperons dans les reins de son cheval, toujours accompagné de ses ordonnances, et avec une intrépidité qui n'altérait en rien sa présence d'esprit, il se précipita au milieu des bataillons ennemis, proclamant *l'indépendance et la liberté nationales*.

Cette action d'une hardiesse inouïe, et à laquelle était attaché un si grand danger, était, néanmoins indispensable dans la circonstance, pour jeter l'épouvante chez l'ennemi. Le succès en fut complet; et, du moment où les troupes sous les ordres de Cayuela furent entrées sans résistance dans le village, les miliciens l'abandonnèrent précipitamment et en désordre. On les poursuivit sur toutes les routes, non comme des ennemis dont un vainqueur cruel et irrité veut tirer vengeance, mais comme des hommes égarés, à qui l'on désire faire connaître l'erreur dans laquelle ils étaient plongés. La consternation des fuyards était telle, que, seul avec deux artilleurs, le lieutenant D. José Mugnoz fit prisonniers trente de ces malheureux, et les força de retourner à Carballigno. Cayuela, suivi des volontaires et de trente chasseurs,

avec leurs officiers, reconnut les hameaux, les métairies voisines et les bois attenans au village, à une distance d'une lieue et demie; recueillit quelques-uns des siens qui s'étaient égarés, et s'assura qu'il n'y avait plus de miliciens aux environs. Cayuela ayant communiqué ces renseignemens au commandant général, la division reçut l'ordre de faire halte à Carballigno, où elle arriva vers midi. Une marche forcée du régiment provincial de Tuy, qui, ainsi qu'on vient de le voir, devait passer le bac du Migno, fut la cause de cette halte, parce que l'on venait de reconnaître qu'il serait impossible d'arriver à temps pour mettre obstacle à ce passage.

A deux heures et demie de l'après-midi, Acebedo envoya son aide de camp D. Juan Caballero, en courrier, jusqu'au bac de Barbantès, et le chargea d'une lettre pour le colonel du provincial de Tuy; il y reprochait à cet homme déloyal, dans les termes les plus énergiques, la perfidie et la mauvaise foi avec lesquelles, après avoir juré fidélité à la Constitution et donné sa parole d'honneur de ne pas sortir de Tuy, il avait trahi l'un et l'autre serment; mais l'aide de camp n'étant arrivé que lorsque le colonel et sa troupe étaient déjà sur la rive oppo-

sée ; on lui refusa le passage , on le traita d'espion , et on le menaça de faire feu sur lui s'il ne se retirait promptement.

Cependant les communications étaient actives et continuelles , entre Santiago et les divers détachemens sortis de la ville ; tout concourait au même but ; et , malgré les contrariétés qu'éprouvaient souvent les amis de la patrie dans l'exécution de leurs plans , tout annonçait pour eux un succès , sinon prochain , du moins assuré.

La Colonne volante se porta le 3 mars , à dix heures du matin , sur Amoëyro , où elle trouva une partie des habitans en fuite , et l'autre effrayée par les infidèles récits de San-Roman et de sa troupe , qui publiaient partout que la division sortie de la Corogne se livrait sur son passage aux excès les plus horribles. Toutefois , ces bonnes gens ayant bientôt reconnu combien on les avait trompés , rentrèrent , quelques heures après , dans leurs maisons.

Le 3 au soir , tous les sergens de la division se présentèrent chez le général Acebedo , et l'un d'eux , D. Candido Santos , élevé depuis au grade d'officier , prenant la parole , s'exprima en ces termes (1) :

---

(1) On n'a pas oublié que ce fut un sergent (l'infâme

« Illustre et sage général, les Sergens de la division sous vos ordres se présentent en corps devant Votre Seigneurie, dans le dessein de lui faire connaître, ainsi qu'à tous ses officiers, l'ardent désir qui les anime, d'effacer dans leur sang l'opprobre dont se couvrirent, en 1815, à la face de toute la nation, ceux d'entre eux dont la trahison fit échouer la noble tentative de l'immortel Porlier, pour rendre la liberté à l'Espagne. Instruits que c'est demain que la division doit entrer dans Orenze, pour en chasser les miliciens qui s'y sont fortifiés; et que, dans l'attaque de cette ville, le pont est, à la fois, le point le plus important et le plus dangereux, je viens, au nom de mes camarades, supplier V. S. de permettre à tous les sergens de la division de former un corps particulier, à qui sera exclusivement confié le soin de s'emparer du pont et des retranchemens qui y ont été construits; et, dans le cas où les miliciens auraient pris position en avant d'Orenze,

---

CHACON) qui, corrompu par l'argent de l'archevêque de Santiago et des chanoines de cette ville, marcha le premier contre le général Porlier, le surprit sans défense, le livra à ses ennemis, et prolongea ainsi l'esclavage et l'agonie de l'Espagne.

de nous autoriser à les attaquer en tirailleurs. En un mot, notre général, nous demandons que, pour réparer, s'il est possible, les affreux malheurs qu'ont attirés sur la patrie les hommes criminels qui, en trahissant Porlier, ont trahi l'Espagne entière et répandu sur elle un deuil éternel, il soit permis au corps des sergens de votre division d'ouvrir le premier la route de la liberté nationale, et celle de la gloire de leur digne chef D. Felix Acebedo. »

Cette demande et l'assurance énergique avec laquelle elle fut prononcée, produisirent sur tous les assistans l'impression la plus profonde. Le général en fut attendri jusqu'aux larmes. Se plaçant alors au milieu des sergens, et cherchant à se rendre maître de l'extrême émotion qui s'était emparée de lui, il leur témoigna, avec une vive effusion de tendresse et de reconnaissance, en son nom, au nom du corps des officiers, de la suprême Junte de la province, et de toute la nation, « combien il était touché d'une preuve aussi noble, aussi généreuse, aussi sublime de leur héroïque dévouement ; » mais il leur fit connaître en même temps « qu'une telle démarche pourrait avoir des inconvéniens graves ; et qu'il était beaucoup plus convenable qu'ils

demeurassent au milieu des rangs et parmi leurs soldats, dans une attaque où l'ordre et la discipline n'étaient pas moins importants que la valeur elle-même, et où sans doute chacun d'eux trouverait facilement l'occasion de se distinguer. »

Le discours du brave D. Candido, n'a besoin ni de réflexions, ni de commentaires : quand une nation a reconquis sa liberté, et qu'elle renferme de tels hommes, aucune puissance sur la terre, et la réunion de toutes les puissances ensemble, ne peuvent lui rendre des fers.

Le 4 mars, à onze heures du matin, la division sortit d'Amoëyro, et, à demi-lieue de là, elle rencontra, formée en colonne, la seconde division de l'armée nationale, ayant à sa tête le commandant général D. Carlos Espinosa. Cette division, composée de deux compagnies de marine, deux de Castille, et quatre de Burgos, était sortie de la Corogne, le 29 février (6 jours après la première), et après avoir suivi, pendant quatre jours, des directions tout-à-fait différentes, elle se réunit enfin à celle-ci, pour la renforcer à l'instant d'entrer dans Orenze. La joie et l'enthousiasme que manifestèrent les soldats, dans cette

rencontre, est au-dessus de toute idée et de tout éloge. « Je te félicite, terreur du servilisme », disait la seconde colonne à la première ; — « puisse la réunion des deux divisions de la patrie, être éternelle ; puissent-elles ne former qu'un seul corps, pour la destruction de tous ses ennemis ! » répliquait celle-ci. Ainsi se passait, dans des félicitations réciproques, qui n'étaient interrompues que par les cris de *Vive la Patrie ! vive la Constitution ! vive le Roi constitutionnel*, le temps nécessaire aux deux divisions unies pour arriver à Orenze.

On apprit à Castro de Veiro, que le comte de San-Roman avait rassemblé les régimens complets de Orenze, Monterey et Tuy ; une partie de ceux de Santiago, Compostelle et Pontevedra ; différens détachemens des corps de ligne, cent hommes du bataillon de Vitoria : et les Cadets de l'école militaire de Santiago. Le 28 février, il avait fait plusieurs promotions dans son armée ; il avait aussi commencé à fortifier, ou plutôt à détruire le fameux pont d'Orenze, respecté dans la précédente guerre par les généraux français et espagnols, dont les connaissances militaires étaient sans doute fort supérieures à celles de San-Roman, et tout cela, pour fuir devant des

troupes, fort inférieures en nombre à celles qu'il commandait, mais animées toutefois d'un tel enthousiasme, et chargées d'exécuter des plans si bien conçus, que la victoire ne pouvait manquer de se déclarer pour elles, malgré les retranchemens et les autres mesures de défense prises par le général royaliste, au préjudice notable des propriétés des habitans d'Orenze.

D'après le plan arrêté, deux cents hommes, sous les ordres du capitaine Échaluce, devaient attaquer la place à revers; et deux cents autres, commandés par le capitaine Alonzo, devaient passer le Migno sur cinq barques, pour attaquer la ville par la droite. Ainsi, tandis que les ennemis croiraient n'avoir à défendre que le pont, ils devaient être forcés de porter leurs troupes sur trois points différens.

Cependant, les divisions nationales réunies, qui se disposaient à combattre valeureusement, ne rencontraient point d'ennemis; en effet, après avoir fait de grandes démonstrations de défense: après avoir publié deux proclamations, pour exciter la fureur du peuple contre ceux qu'ils appelaient les ennemis du roi, de la religion, et de la patrie, San-Roman avait abandonné tous ses postes à la première nouvelle

de l'approche des divisions nationales, et quelques heures avant leur arrivée. Aussi lâche dans sa fuite, qu'il avait été insolent dans ses menaces, il ne combattait maintenant ses ennemis qu'en continuant de répandre contre eux d'odieuses calomnies, pour épouvanter les timides habitans des campagnes qui, livrés à une funeste crédulité, fuyaient dans les bois pour y chercher un asile, emmenant avec eux ce qu'ils avaient de plus cher. L'évêque d'Orenze, ses chanoines, et quelques négocians, sortirent aussi de la ville.

Il serait difficile d'assigner les véritables motifs qui portèrent San-Roman à une retraite aussi prompte, après des préparatifs de défense si extraordinaires; mais il est probable qu'elle fut décidée par l'arrivée inattendue du comte de Torrejon, colonel de la colonne des grenadiers provinciaux, qui, porteur d'ordres et d'instructions du ministre de la guerre, était parti de Madrid en courrier, et s'était rendu directement au quartier général de San-Roman avec lequel il avait eu une conférence dans la nuit précédente.

La ville présentait l'aspect le plus sombre. La plus grande partie des maisons était fermée ainsi que l'hôtel de ville, dont aucun membre

du conseil n'apportait les clefs. Le peu d'habitans qu'on rencontrait , paraissaient frappés de terreur. Le général Acebedo rendit et fit afficher une ordonnance portant : « Que toute autorité , tout employé ou habitant quelconque qui avait quitté son poste ou sa maison , depuis le jour précédent à onze heures du soir , eut à se présenter dans le terme précis de deux heures , sous peine d'être considéré comme ennemi de sa patrie , et d'encourir les peines portées contre ceux-ci. »

Cependant l'ordre et la discipline qui régnaient dans les divisions , ne tardèrent pas à ramener la confiance ; et les habitans , d'abord si craintifs , finirent bientôt par se mêler avec les troupes ; ils leur demandaient des nouvelles , se disputaient les proclamations que distribuaient les officiers , et , après les avoir lues , se félicitaient de l'arrivée des forces nationales et du nouvel ordre de choses qui commençait pour l'Espagne.

Dans l'impossibilité de se procurer les clefs de l'hôtel de ville , on en brisa les serrures , et l'on plaça sous le vestibule d'entrée , une réserve de quarante hommes. On établit des avant-postes ; on caserna la troupe ; et on fit chercher quelques-uns des membres du conseil de

ville de 1814, pour remplir provisoirement les fonctions municipales, jusqu'à ce que le peuple eût élu ses nouveaux magistrats.

Le 5, après avoir laissé au colonel D. Juan de Dios Alguer, le commandement des armes et quarante hommes du régiment de Burgos, avec trois officiers du même corps, les deux divisions prirent la route de Ginzo, à une heure après midi. Le capitaine Echaluze, ayant chassé les troupes qui couvraient l'arrière-garde du comte de San - Roman, se réunit à la colonne avec les siennes.

En partant de Ginzo, le général Espinosa, à la tête de la colonne de chasseurs, se plaça à l'avant-garde. Il commençait à faire nuit, lorsque les troupes arrivèrent à une chaussée qui conduit à de grands étangs, qu'on ne peut traverser qu'en passant, jusqu'à une certaine distance, sur de grosses pierres qui s'élèvent au-dessus de l'eau. L'obscurité de la nuit fit que les soldats, n'apercevant pas ces pierres, entrèrent dans l'eau jusqu'à la moitié de la cuisse; il faisait alors un froid rigoureux. Peu de temps après, quelques habitans donnèrent avis qu'il y avait dans le village de Ginzo, plus de trois cents hommes de milice et du bataillon de Vittoria, et qu'une garde

était placée à l'entrée. L'adjutant Elorza et le lieutenant Mugniz, s'avancèrent pour demander au commandant de cette garde, comment on se disposait à recevoir les troupes nationales ; cet officier demanda la permission de rendre compte de cet incident au commandant de son bataillon ; Acebedo, à qui Elorza fit part de cet obstacle, eut l'imprudente générosité de la lui accorder ; mais cette condescendance fut cause, ainsi qu'on va le voir, qu'on ne put s'emparer de toute la troupe, qui était en quartier dans le village. Le commandant du bataillon de Vittoria, D. Manuel de Torres, n'ayant fait aucune réponse aux deux messages qui lui avaient été envoyés, Elorza, impatient de ne savoir à quoi s'en tenir, entra lui-même dans le village ; fut trouver ce commandant, et lui demanda, de la part du général Acebedo, « quelles étaient ses intentions. » Torres lui répondit, « qu'il se félicitait sincèrement de l'arrivée des troupes nationales ; qu'elles pouvaient entrer avec d'autant plus de confiance, que son intention était de se réunir à elles. »

Enchanté de cette réponse, Elorza revint sur-le-champ en rendre compte au commandant général, qui ordonna aussitôt à la Colonne de